

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



De l'exactitude en littérature pour la jeunesse

Thibaud Sallé

Volume 33, Number 3, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60966ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sallé, T. (2011). De l'exactitude en littérature pour la jeunesse. *Lurelu*, 33(3), 99–100.

De l'exactitude en littérature pour la jeunesse

Thibaud Sallé

99

La littérature pour la jeunesse vise à divertir de jeunes lecteurs. Les romans ne sont pas des manuels, et les jeunes ne sont pas les élèves des auteurs. Soit.

Néanmoins, la responsabilité de l'auteur ne se limite pas à écrire des textes qui se vendront et, donc, qui plairont aux éditeurs, aux acheteurs et — qui sait — au lectorat. L'auteur veut plaire, néanmoins il n'est pas tenu d'être complaisant.

On attend d'un auteur qu'il produise un texte de bonne tenue. Il lui incombe aussi d'éviter de propager des idées nocives et des notions fausses. Par exemple, un roman jeunesse qui ferait l'apologie du racisme, du sexisme ou du banditisme trouverait peu de défenseurs, du moins j'aime à le croire, encore que j'en aie lu qui prônaient la malhonnêteté intellectuelle et le larcin. Mais les fausses notions sont, elles aussi, nocives, en ce qu'elles rendent l'enseignement ultérieur beaucoup plus difficile, et forcent les professeurs à déconstruire de fausses idées avant d'y substituer des concepts moins inexacts.

Un romancier qui prend pour cadre une époque révolue — ou une époque à venir, ou un *ailleurs* quelconque — se doit, et doit à ses lecteurs, de tenir compte des données avérées, quand il y en a, et d'exercer sa liberté créatrice dans les interstices du savoir. Des générations de Français se sont fait des idées fort étranges sur l'histoire de France par la faute d'Alexandre Dumas et

de Walter Scott, par exemple, et je n'évoquerai pas les films qu'on a tirés de ces romans, ni les péplums et les productions hollywoodiennes médiévalisantes...

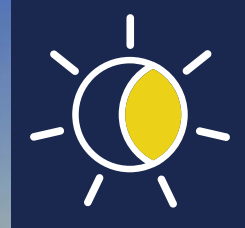
Les romans trop vite écrits et insuffisamment documentés perpétuent des clichés — idées reçues, souvent fausses. On peut se consoler en se disant que l'histoire n'est plus guère enseignée et que les jeunes lecteurs n'auront jamais l'occasion de remettre en question ces idées reçues, mais est-ce un bien?

Étrangement, des auteurs avec lesquels j'ai discuté de l'exactitude historique en roman jeunesse ont défendu leur liberté de divertir sans s'encombrer de faits historiques, mais n'ont pas fait ce qu'ils revendiquent : leurs romans sont en général très fidèles à leurs sources, et les libertés qu'ils ont prises ne sont que marginales. Disons que l'affirmation par principe de leur totale liberté ne s'est pas traduite par des erreurs historiques trop manifestes.

En science-fiction, c'est presque pire. Les auteurs qui s'intéressent à l'histoire sans en faire profession sont en général mieux instruits que les auteurs de S.F. qui n'ont pas de formation scientifique. Pourtant, à notre époque, les données scientifiques de base font partie de la culture générale au moins autant, voire davantage, que les connaissances historiques. L'intérêt de la science-fiction, comme celui de l'anticipation et de l'uchronie,

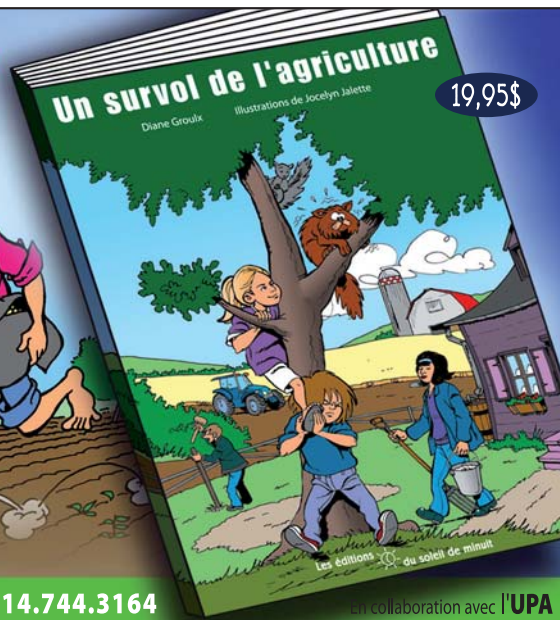
De nouveaux mondes à lire...

Les éditions
du soleil
de minuit



Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts

Un livre tout en couleurs pour découvrir d'où vient notre nourriture : du lait, en passant par la viande, le miel, les légumes, les fruits et plus encore!



www.editions-soleildeminuit.com

Télécopieur : 514.744.3164

en collaboration avec l'UPA

est de pousser le lecteur à la réflexion, de lui permettre de suivre une expérience de pensée : «Et si?...» Que se passerait-il si telle découverte modifiait notre société, si tel évènement s'était conclu différemment, ou tout simplement si nous continuions à vivre comme nous le faisons? Les lectures de science-fiction que j'ai faites dans mon adolescence m'ont été des plus utiles, autant que divertissantes, et c'était bien l'avis de mon prof de philosophie, qui en avait mis plusieurs dans sa liste de lectures recommandées.

On pouvait pardonner aux auteurs du XVIII^e et du XIX^e siècle de ne pas savoir ce qu'ignoraient les spécialistes du temps, ou ce que ces spécialistes étaient seuls à savoir. Mais à notre époque, il n'est pas justifié d'écrire qu'il y a de l'air sur la Lune, que l'on voit la Terre depuis sa face cachée, ou qu'on y trouve des dunes et des stalactites. Jadis Cyrano pouvait raconter, par manière de plaisanterie, qu'on faisait un voyage vers la Lune en ballon ou en se ceinturant de rosée; Wells pouvait postuler un minéral antigravité et décrire des Sélénites; Verne était plus moderne, Méliès davantage ludique. Que des auteurs contemporains fassent plus mal qu'eux, alors que les images des missions lunaires sont disponibles pour qui veut les voir, dépasse l'entendement.

Une contrainte?

Cette contrainte — respecter les faits géographiques, historiques ou scientifiques, ne pas contredire les sciences — n'est pas nuisible à l'écriture, bien au contraire. Certes, les romanciers ne sont pas forcément des historiens, ni des géographes, ni des scientifiques. Ils n'ont pas à assumer la responsabilité d'instruire leurs lecteurs. Soit. Mais farcir leurs livres d'idées fausses pourrait presque être qualifié de faute professionnelle, dans la mesure où la documentation est le premier stade nécessaire de la rédaction, même pour une œuvre de fiction. Qu'ils refusent d'instruire en divertissant (ce qui pourtant serait une noble entreprise pour autant que le texte ne devienne pas ennuyeux), c'est leur droit. Mais s'ils n'informent pas, qu'ils s'abstiennent au moins de désinformer.

Loin de moi l'idée de brimer la liberté du créateur, ou d'enrôler de force le pauvre romancier dans l'instruction. Je souhaite seulement que ceux d'entre eux qui ont choisi de situer leur intrigue à la cour du roi de Navarre ou dans l'espace évitent de désinformer, autant que le leur permet leur culture générale.

Car écrire pour la jeunesse implique un surcroît de

responsabilité. Le jeune lecteur n'est pas censé disposer d'autant de connaissances acquises ni de sens critique que le lecteur adulte, et les idées fausses risquent de lui faire bien plus de mal.

Le jeune lectorat n'a pas non plus eu le temps de se former le goût ni de maîtriser sa langue autant qu'un lecteur adulte ou qu'un écrivain. C'est pourquoi je pense qu'un auteur jeunesse consciencieux doit porter la plus grande attention à l'exactitude des termes qu'il emploie, à la justesse de sa syntaxe, voire à l'élégance de son style. Ce n'est pas parce que son public cible ne pourra probablement pas relever ses erreurs et approximations qu'il est légitime d'en commettre. La littérature destinée aux jeunes lecteurs n'est pas, ne doit pas être, une littérature à rabais. S'il est loisible de faire plus court, il n'est pas permis de faire moins bien.

Ce que je dis là ressemble fort à de la morale. C'est assez suranné, n'est-ce pas? Pourtant, n'importe quel artisan, et les écrivains en sont, sera fier de produire un objet de qualité. Même Balzac séquestré dans son grenier par une épouse sachant compter n'a pas produit de mauvais textes, bien qu'il ait eu souci d'en faire beaucoup, et vite.

D'où tire-t-on désormais la culture dite générale? De la télévision ou d'Internet, à condition d'avoir un solide sens critique. De la famille, si les parents ont la capacité et le loisir d'instruire leur progéniture. Des lectures, pour ceux qui s'adonnent encore à ce vice solitaire, à condition toutefois que ce qu'on lise soit crédible. La littérature pour la jeunesse a, tout compte fait, peu de concurrence sous ce rapport et se doit donc d'être irréprochable.

Bref, au risque de passer pour passéiste, je voudrais attirer l'attention de nos auteurs jeunesse sur un concept toujours pertinent, celui de *responsabilité*. Quand on s'adresse à plusieurs personnes, par écrit, ou lors d'une conférence, ou lors d'une entrevue diffusée, nous sommes tenus de soigner notre expression et nos propos, afin d'éviter de répandre notre inculture, ou d'aggraver celle d'autrui.

Écrire un roman n'est pas un acte futile, et si le but principal est bien de divertir, il est aussi de ne pas nuire. Les écrivains ne sont pas tenus de prêter quelque serment que ce soit, et c'est heureux; mais ils pourraient s'inspirer au moins du premier principe d'Hippocrate : *primum non nocere*, «d'abord, ne pas nuire».